

Le Marché
des 50 femmes.

La milliardaire chinoise ex-contrebandière

Elle est riche. Immensément riche. Mais on l'appelle la reine des pauvres. Rebiya Kader, 51 ans, onze enfants, un passé de misère, contrebandière pendant la révolution culturelle, prisonnière sous Mao, trône aujourd'hui sur un vaste empire de négoce. Le Parti communiste la respecte enfin, et on raconte son histoire extraordinaire le soir aux enfants.

Lorsqu'au petit matin, bien après la prière de cinq heures et le lever du soleil, Rebiya Kader, la musulmane, traverse la Jiefang Nan Lu (la rue de la Libération), l'artère majeure du quartier populaire d'Urumqi (capitale de l'Islam en terre chinoise, dans la province du Xinjiang, au nord-ouest du pays), partout, une rumeur l'accompagne... «C'est elle! C'est Rebiya Kader! Vive Rebiya!» Impossible de ne pas la repérer de loin. Le corps fin et racé, enfoui dans l'un de ses nombreux manteaux en fourrure de zibeline ou d'hermine, sa chevelure noire dépassant toujours un peu de son tchador en mousseline de soie ivoire. Avec ses allures de princesse, Rebiya Kader dénote au milieu des barbous et des moustachus engoncés dans leur chapka de mouton bouclé, souvent flanqués d'une arme blanche à la ceinture, et de leurs femmes à la peau burinée, sous le voile épais tricoté main, en mailles brunes grossières, typique des oasis de la Chine populaire. Des grappes humaines s'agglutinent autour



A gauche: Rebiya et Abilkin, son troisième fils.
A droite: Kader avec Sidik, son deuxième mari.



Au cœur du quartier populaire d'Urumqi, la millionnaire fait figure de « mère Teresa » locale.

au cœur d'or

de Rebiya Kader, tandis que des billets de 10 à 100 yuans (6 à 60F) glissent de ses poches, jusqu'aux mains noircies des habitants du pâté de maison, miséreux pour certains, croulant encore sous leur condition humaine par moins 20 degrés l'hiver, et plus 40 l'été. Les baraques en pisé ou en briques prématurément vieilles crachent nuit et jour leurs toxines de charbon. Cela réchauffe les quelques mètres carrés de surface habitable où s'entassent des familles entières. De ce côté-là de la Chine « rouge », les retombées du boom économique mis en branle dix-neuf ans plus tôt par feu Deng Xiao Ping, le père des réformes, se font quelque peu attendre... Et régulièrement, comme en février dernier, la province est la proie de troubles intercommunautaires sanglants entre les Ouïgours (la minorité ethnique turco-mongole la plus importante de ce grand Far West chinois, comptant plus de 10 millions d'âmes sur les 17 millions d'habitants du Xinjiang) et les Hans (les Chinois de souche)... Un comble pour une région qui connut jadis son heure

de gloire, à l'époque de la prestigieuse Route de la soie... Un fil d'Ariane mythique pour le commerce et les échanges tous azimuts, long de 8 000 kilomètres, qui relia, à partir de l'an 100 avant Jésus-Christ, Istanbul à Xian, après avoir contourné deux déserts monstrueux, dévoreurs d'hommes et de chameaux de Bactriane porteurs de ballots gorgés d'or, d'épices et de soieries précieuses: le Gobi et le Takla-Makan. Depuis la fin des années 80, Rebiya Kader, la millionnaire musulmane d'origine ouïgoure, a ravi la vedette aux historiens de caravansérails que l'on raconte le soir aux enfants. Son destin extraordinaire et sa fortune colossale (parmi les dix premières du pays) font la Une des magazines chinois.

Prisonnière des geôles de Mao

« J'avais pourtant mal démarré dans la vie », se souvient en souriant Rebiya, depuis son quartier général aux airs de harem, rempli de

tapis à fleurs bariolés, de fauteuils blancs laqués installés en rang d'oignons sous le poster géant de la mosquée de Médine, face à une longue table basse recouverte de friandises et de fruits secs, au sixième étage du « Grand magasin Rebiya », le poumon économique d'Urumqi, au bout de la rue de la Libération. « Je suis née dans une famille pauvre et je n'ai jamais fait d'études. J'appartiens à une minorité ethnique et je suis une femme, mère de onze enfants, dans une société de tradition musulmane où il est mal vu d'exercer la moindre activité professionnelle. »

Au commencement donc était son père, simple coiffeur de rue à Altaï, une petite ville localisée au nord-est du Xinjiang où naquit Rebiya, le 14 novembre 1946. A 17 ans, elle doit quitter ses cinq frères et sœurs pour un mariage arrangé par sa mère avec un petit fonctionnaire de banque d'Aksu, une oasis en bordure du désert de Takla-Makan, plus au sud. Des naissances à répétition s'ensuivent... Mais le maigre salaire de son mari ne suffit plus à



Jiang Ze Min, le n° 1 chinois, salue chaleureusement Rebiya.

nourrir la déjà trop nombreuse progéniture: six enfants. Alors Rebiya, en grand secret, derrière les volets clos de sa misérable bicoque en torchis, se lance dans la confection de taises d'oreiller et de nappes en coton qu'elle écoule en douce, sur les marchés noirs de la ville. C'est l'époque la plus sombre de la révolution culturelle. Le négoce privé est strictement « hors-la-loi »; et ceux qui s'y adonnent vite taxés « d'anticonnisme » primaire. La sanction ne tarde pas à tomber. Les gardes rouges font une perquisition au domicile. Rafle générale et humiliation totale. Avant de l'envoyer croupir en prison, on force Rebiya Kader à défilier dans les rues, hissée sur une carriole tirée par un âne, les mains ligotées dans le dos et une pancarte suspendue autour du cou, la traitant de « paria » et de « contre-révolutionnaire ». Entre-temps, parce qu'il avait perdu la face, son mari l'a quittée pour toujours. Qu'à cela ne tienne! Elle ne s'appelait pas Kader pour rien. Kader, en ouïgour, signifie « force », « ténacité ».

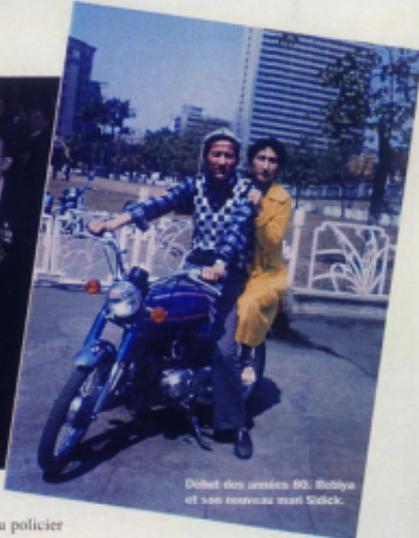
Une habituée des marchés noirs

A sa sortie de prison, la contrebandière récidive. Avec du troc tout d'abord, au grand bazar du dimanche de Kashgar, la plus grosse oasis de la Route de la soie, située à 400 kilomètres d'Aksu, à la porte du Pamir, à quelques encablures seulement de la frontière pakistanaise. De l'huile et des raisins secs de Turpan contre de la poudre de piment et des bijoux en or. Puis avec des chapkas en fourrure de lapin ou en peau d'agneau, très prisées sur les marchés de Canton que Rebiya fréquente de plus en plus souvent, au cours de virées secrètes. Les valises du retour sont pleines à craquer de produits électroménagers made in Hong-Kong, revendus dans l'heure, sur les étals

dépourvus du Xinjiang. Mais c'est sans compter avec le képi du policier chinois qui, une fois de plus, l'attend au tournant. Seconde incarcération. « Mes gardiens de prison n'ont jamais osé lever la main sur moi. Ils m'ont toujours accordé un traitement de faveur. Allez savoir pourquoi? Dans leurs yeux, je devinais un sentiment confus d'admiration et de crainte à mon égard... » Spéciale ou pas, après plusieurs mois de geôle, Rebiya est relâchée. Elle doit tout reprendre à zéro. En commençant par aller laver le linge sale chez les autres. Une humiliation de plus pour une représentante de l'ethnie ouïgoure. « Nous sommes des gens fiers. Par tradition, il y a des métiers que l'on refuse... Mais des enfants qui ont faim, cela n'attend pas. » Une fois de plus, la mère de famille trop nombreuse, à force d'économies de bouts de chandelles, reprend le petit négoce illicite des tapis en laine et des tchadors en grosses mailles brunes destinés aux besoins locaux. Très vite, on la retrouve à l'autre extrémité du pays, sur les marchés clandestins de Shanghai et de Canton en train d'écouler ses stocks « exotiques » composés principalement de soieries d'Asie centrale.

Kader sort enfin de sa clandestinité

Coup de foudre à 30 ans. Nous sommes en 1978. Rebiya rencontre Sidick Rooi. Un intellectuel de cinq ans son aîné, qui vient de purger une peine de dix ans de travaux forcés dans un « lao gai » du Far West, un camp de travail situé à une quarantaine de kilomètres de Kashgar. Elle l'épouse un an plus tard. Une année charnière pour la contrebandière du désert. L'ouverture économique de la Chine communiste vient d'être entérinée. L'entre-prise privée est réhabilitée par le régime.



Début des années 80. Rebiya et son nouveau mari Sidick.

Rebiya Kader peut enfin sortir de sa clandestinité. Elle commence par investir ses maigres économies dans un stand de location de 4 m², spécialisé dans la demelle ouïgoure et la soie brodée, au cœur du souk Erdauqija d'Urumqi, la capitale de la province où elle vient de déménager avec son nouvel époux, devenu depuis peu professeur de littérature à l'Institut pédagogique du Xinjiang. La gagnante de Rebiya grossit à vue d'œil. « Mais parce que j'étais une femme, on continuait à me mettre beaucoup de bâtons dans les roues. J'ai dû me battre contre les préjugés de ma propre communauté. C'est finalement comme cela que l'idée m'est venue de créer le Marché des cinquante femmes, destiné aux femmes, et tenu essentiellement par des femmes. » Grâce à un petit coup de pouce bancaire, au printemps 1987, Rebiya Kader peut louer un terrain vague dont personne ne veut, rue de la Libération. C'est une décharge à ordures nauséabonde. En quelques mois, le Marché des femmes va devenir l'attraction du quartier. Un vrai succès économique. Une caverne d'Ali Baba en plein air, où l'on trouve de tout: des bas en mousse épaisse retenus par un mince élastique au niveau des cuisses, les premières serviettes hygiéniques jetables, des ventilateurs électriques pour les jours de canicule, sans oublier quelques grands classiques des oasis tels que les tapis afghans, de l'orfèvrerie et des coffres géants recouverts d'une fine pellicule de doerue en pacotille dont raffolent les familles musulmanes pour ranger leurs affaires. Une victoire supplémentaire contre les préjugés au palmarès de madame Kader: mais à quel prix! « J'ai dû chercher moi-même les cinquante femmes. Personne n'osait venir tra-



biya, entourée de ses
enfants. Dix accessoires
différents, plus une adoption.

vaille chez moi, au début. Je les ai formées aux techniques de vente basiques. Je leur ai surtout appris à ne compter que sur elles-mêmes...» La décharge à ordures se métamorphose en centre commercial. Et c'est le début de la gloire!

1990. Premier signe ostentatoire de richesse: le «Grand Magasin Rebiya» sort de terre. Une enseigne bilingue dorée à la feuille d'or, joliment calligraphiée en chinois et en arabe, trône au-dessus d'une architecture d'inspiration persane de six étages, coiffée d'un dôme à la manière des 100 mosquées d'Urumqi. Au total, 10 000 m² de surface exploitable remplacent l'ex-Marché des femmes. Cinq cents petits commerces privés (le plus souvent tenus par des «patrones» en tchador) saisissent leur chance. Le pas de porte y est presque donné, et la carte de visite des plus prestigieuses. «Je ne suis pas une femme d'affaires tout à fait comme les autres. Je veux d'abord aider ma communauté ethnique à s'en sortir. Celle qu'on appelle aujourd'hui la Région autonome des Ouïgours (l'autre nom donné à la province du Xinjiang par les communistes chinois en 1955), c'est une assiète en or. On trouve de tout chez nous. Hélas, trop souvent, on n'en reçoit que les moiettes... J'essaie donc, à ma modeste échelle, de rectifier la donne au profit des membres de ma minorité. C'est une manière plus personnelle de contribuer à l'ouverture économique de la Chine.»

On jurerait un souk à Istanbul ou Ankara, truffé de boutiques et de petits métiers orientaux. Dans les étages du «Grand Magasin Rebiya», pas un seul Chinois. Ils ont élu domicile ailleurs, dans les quartiers plus huppés de la ville. Des Chinois qui «gagnent» pourtant chaque jour du terrain au Xinjiang. Pour la seule capitale, Urumqi, ils représentent désormais plus de 80% de la population, contre 4% seulement au moment de l'arrivée des communistes au pouvoir en 1949. Dans le fief de madame Kader, pour l'instant, on croise surtout des Ouïgours aux yeux par-

fois clairs et au nez aquilin, le profil typique des peuplades d'Asie centrale. Ils sont tanneurs de cuir, barbiers, chapeliers, vendeuses de peignes à poux, fabricants de minuscules rouleaux à pâtisserie pour étaler le nang (le petit pain plat des oasis), couturières imperturbables derrière leur petite machine à pédales, occupées à fixer de fausses perles précieuses sur des robes du soir... Tout un monde affairé qui doit son salut à la «divine» Rebiya. «C'est un peu notre mère à tous, résume Reziwan, une jeune marchande de tissu croisée dans le souk. C'est la reine des pauvres, comme on l'appelle entre nous.» L'activité de négoce déborde à l'extérieur du

Ambiance mille et une nuits au-dessus du chantier

grand magasin, sur le parking et tout le long de la rue de la Libération. Nous sommes toujours en territoire Kader. Les frifes de monsieur et madame Tout-le-monde sont très à la mode en ce moment sur les trottoirs. Cela fait vivre les familles sans ressources. On s'y arrache aussi les copies du Coran sur papier de riz. Il y a de sales odeurs de méchoui, et le spectacle un peu particulier de centaines de têtes de bestiaux, fraîchement décapitées à même le macadam défoncé. Surtout vers l'heure de midi, lorsque les hommes brassent d'énormes poêlées de riz pilaf ou de viande de mouton bouillie depuis leur cuisine en torchis dont la fenêtre reste ouverte en permanence, en tâchant d'attirer l'appétit du passant au moyen de chansons populaires en ouïgour diffusées à tue-tête sur les ondes courtes. Au milieu de ce tohu-bohu, juste derrière le gratte-ciel prestigieux qui porte son nom, un immense cratère à ciel ouvert crache de la poussière et des débris vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Un chantier permanent où s'activent bulldozers et fourmilière humaine. Une nouvelle commande signée de la dame en manteau de zibeline: Rebiya Kader.

L'empire «Kader» devient international

D'ici un an, le nouveau complexe commercial de la millionnaire devrait voir le jour. En plus du supermarché et des futures boutiques de luxe, il est prévu un hôtel quatre étoiles, des restaurants et un salon de massage. En tout, près de 80 millions de francs d'investissement seront engloutis dans le projet. Le «petit» empire de négoce de Rebiya peut se le permettre. Il pèse la bagatelle de 400 millions de francs de chiffre d'affaires (pour un salaire moyen en Chine populaire d'environ 1 200 F mensuels) et emploie déjà 200 personnes à temps plein. En vérité, la Ekhide Compagnie pour le commerce et l'industrie de Rebiya Kader englobe plusieurs sociétés de négoce, une agence immobilière, des usines de cuir et de composants électroniques, des ateliers de confection et d'orfèvrerie. L'ancienne contrebandière a même acquis des lettres de noblesse à l'international, de l'autre côté des frontières du Xinjiang. Elle traite au plus haut niveau, avec le Kazakhstan voisin d'où elle importe de l'acier, du bois et des voitures flamboyantes, mais aussi avec l'Ouzbékistan, le Tadjikistan et la Turquie (dont la langue est proche du ouïgour). Sans

oublier Moscou, Londres et les Etats-Unis où elle vient d'ouvrir son premier comptoir d'import-export dans le Maryland. Pour autant, Rebiya garde la tête claire. Son domicile campe au-dessus du chantier en cours, dans un immeuble en béton grisâtre, auquel on accède par une simple porte en bois dissimulée sous une bâche molletonnée de quinze bons centimètres d'épaisseur, rembourrée de laine et de morceaux de tissu usagés. Derrière la bâche, une atmosphère des Mille et Une Nuits tapisse un 100 mètres carrés...

Kader, mère de onze enfants

Ce sont d'abord les moucharabiéhs que l'on remarque en entrant, blancs laqués, incrustés de petites rosaces fuchsia et de filets d'or, posés le long des murs comme dans les beaux palais d'Arabie. Puis, les rideaux rose bonbon qui se reflètent dans un large miroir devant lequel Rebiya dénoue simplement sa longue chevelure sombre, fluide, jusqu'au creux des

reins. Sur la cloison d'en face, au-dessus d'un immense fauteuil habillé de velours rouge, un poster géant en couleur, assez inattendu: une plage de sable fin et d'océan translucide photographiée à Hawaï par un inconnu. Par terre, des tapis partout et l'éternelle table basse, drapée d'une nappe blanche en dentelle, remplie de gourmandises pour les visiteurs de passage. Car il y a toujours du monde chez Rebiya. Aujourd'hui, elle reçoit deux amies

préférées se rendre à la mosquée du quartier où on apprécie sa bonté et l'importance de ses dons. Des billets glissent de ses poches, c'est plus fort qu'elle. Ne jamais dire non aux fidèles nécessiteux. «En Chine, précise Rebiya Kader, être une femme musulmane, c'est beaucoup plus facile qu'ailleurs. Il y a moins de contraintes. Beaucoup moins de tabous. On est libre.» L'islam chinois est sunnite. C'est-à-dire relativement modéré, revu et cor-

mois lui sont adressées en ouïgour et parfois même en chinois. Certains la félicitent pour son parcours «si extraordinaire» et lui racontent leurs petites histoires et leurs angoisses personnelles. D'autres lui demandent carrément un billet de 10 yuans, ou plus si possible, pour soulager un peu la famille... Nombreux sont ceux qui préfèrent recevoir du «concret»: une écharpe en soie, des gants en laine, un emploi saisonnier dans le souk du quartier pour leur fille de 16 ans sans expérience particulière... «Je réponds à toutes ces lettres que l'on m'envoie. Et j'essaie, dans

Elle fait apprendre l'anglais aux enfants pauvres

ouïgoures expatriées à Ankara. La Turquie étant l'un des comptoirs favoris des Ouïgours en exil, avec le Kazakhstan, l'Ouzbékistan et les pays arabes, similitudes culturelles obligent. Pour fuir les sévices et les humiliations perpétrés à partir de 1950 par certains révolutionnaires communistes, puis par les gardes rouges de la révolution culturelle jusqu'à la fin des années 70, ils s'étaient sauvés par milliers à l'étranger. A l'heure actuelle, on dénombre 25 millions de Ouïgours répartis sur le globe, dont plus de 10 millions qui continuent à vivre au nord-ouest de la Chine, leur terre natale depuis des millénaires. D'un coup, une porte s'ouvre. Une ribambelle de petits et grands envahit le grand salon pour saluer les invités. Ce sont les onze enfants de la millionnaire, âgés de 33 à 6 ans. Dix accouchements, plus une adoption. «Ma mère, chuchote Ablikim, l'un des fils, c'est la femme la plus riche de Chine... Mais pas à cause de ses millions, à cause de son cœur. Elle essaie toujours d'aider les autres. Elle est profondément généreuse, ma mère. C'est un modèle d'éthique et de vie à mes yeux.» A la question «est-il facile d'être les fils d'une millionnaire célèbre, notamment vis-à-vis des petits camarades de classe?», Ablikim répond qu'heureusement, il porte le nom de son père et que par conséquent personne ne sait que Rebiya Kader est sa mère. Même pas les professeurs. Cela favoriserait ses amitiés et ses relations en général. L'argent, ces derniers temps, ça fait tourner pas mal de têtes en Chine communiste...

rigé à la sauce mandarinale vers la fin des années 70, après avoir été prohibé pendant toute la révolution culturelle. A l'époque, on forçait les musulmans à lécher le derrière des cochons. Blasphème suprême! Aujourd'hui, en Chine communiste, le port du tchador n'est pas obligatoire pour la femme musulmane. Elle peut exercer un emploi à l'extérieur de chez elle, si le mari n'y voit pas d'inconvénient. Elle peut boire de l'alcool si l'envie lui prend et fouler à sa convenance les tapis de prière à la mosquée, sans craindre de déclencher les foudres d'Allah. L'essentiel, ajoute Rebiya, étant de porter Dieu en soi. «Sa dernière dévotion en date? L'ouverture, en janvier 1995, d'une école de langues étrangères pour la jeunesse défavorisée d'Urumqi, au troisième étage de son centre commercial, dans des salles de classes improvisées, coincées entre un restaurant et des boutiques. Trois fois par semaine, 300 élèves prennent ainsi des cours du soir, moyennant la somme dérisoire de 150 yuans par an, 7 francs par mois. «C'est un véritable cadeau pour nous, les Ouïgours», déclare Li Da, une jeune fille de 18 ans qui visiblement vénère Rebiya. «Sans elle, je n'aurais jamais pu étudier l'anglais. Elle est en train de bouleverser fondamentalement ma vie. Je lui dois beaucoup plus qu'elle ne l'imagine.» Rachid est chauffeur de taxi. Plus pragmatique, il explique comment, grâce à madame Rebiya, sa vie est en train de prendre un autre tournant. «Avec la réouverture de la Route de la soie et l'afflux des premiers touristes étrangers, savoir parler anglais présente un atout formidable.» L'autre langue enseignée: l'arabe. Ici, les jeunes filles qui noircissent le tableau à la craie portent presque toute la voile islamique. Depuis l'ouverture économique de la Chine populaire, les échanges s'accroissent avec les pays du Moyen-Orient, et l'Arabie Saoudite en particulier. Et l'on ne compte plus les sauts de puce à Médine. Vol direct depuis Urumqi. Le bureau de Rebiya croule sous des lettres manuscrites. Une correspondance ordinaire avec des inconnus. Plus de 2 000 lettres par

la mesure du possible, de procurer ce que l'on me demande. » Deux secrétaires spécialisées dans le courrier «des inconnus» font le nécessaire. «Mais c'est toujours moi qui signe. Non, je ne suis pas une superwoman. Juste une mère au sens large du terme. » Une super-mother, vice-présidente de l'Association des femmes entrepreneurs du Xinjiang, qui n'hésite pas à donner des conférences sur «l'émancipation irréversible du sexe faible», et qui répond infatigablement aux interviews de la télévision chinoise «au nom des femmes, mon premier combat», lance-t-elle, la mine fière.

Le PC chinois sous le charme

A des milliers de kilomètres de sa terre d'islam, à Pékin, capitale de la Chine rouge, là-bas aussi on la vénère. Place Tiananmen, à chaque réunion annuelle de la Conférence consultative et politique du peuple chinois où elle représente la minorité ouïgoure, Rebiya fait une entrée triomphale, couverte de vingt et une pièces de bijoux en or superposées, comme à la belle époque de la Route de la soie lorsque les princesses du désert déployaient leurs paillettes et leurs soieries précieuses pour les quelques rares voyageurs de passage rescapés du Takla-Makan. De quoi faire perdre la tête aux membres du Parti communiste qui sont encore et toujours officiellement «interdits d'affaires» par la constitution chinoise, sous peine d'emprisonnement ou de sévères sanctions économiques. «Ce n'est pas de la provocation de ma part, précise la millionnaire, c'est simplement une manière d'honorer mon peuple. Une vieille tradition ouïgoure inculquée aux petites filles dès leur plus jeune âge, y compris dans les familles pauvres... Dès qu'on se lève le matin, il faut s'habiller, se coiffer, se pomponner au mieux. C'est une affaire de dignité vis-à-vis de soi-même; vis-à-vis des autres surtout.» Une superbe revanche sur un passé de contrebandière au pays de feu Deng Xiao Ping.

Sylvie Levy

Musulmane et libre

Rebiya Kader est maintenant en train d'improviser un ballet traditionnel ouïgour, au milieu du living-room. Une sorte de danse du ventre propre au Xinjiang. Mais cinq fois par jour, conformément aux exigences du Coran, elle fait sa prière à la maison. Parfois, elle